

Les Premiers Temps du Cinéma

Par Jules Jolicoeur

LE CINEMA est certainement le plus précoce enfant qu'aient donné au monde l'art et l'industrie. Quoique jeune d'âge, il a grandi avec une rapidité anormale. Les artistes qui sont aujourd'hui les grandes vedettes de l'écran se rappellent très bien le temps où les gens de théâtre ne voulaient rien avoir de commun avec les artistes qui vivaient du cinéma naissant qu'on con-

films étaient tournés en plein air parce qu'on ne possédait pas encore le moyen de faire de la bonne photo dans des intérieurs. Toute la lumière que recevaient les studios entraient par un puits de lumière ou une grande verrière, exactement comme dans un atelier de photographe.

Les films étaient écrits et tournés dans la même journée. Les producteurs (qui ne portaient pas encore le nom de directeurs) arrivaient au studio le matin sans bien savoir ce qu'ils allaient faire dans la journée. On discutait du film sur le terrain.

Les rôles étaient toujours les mêmes. C'est ainsi qu'on retrouvait dans chacun l'héroïne défendant son honneur contre un «villain» qu'on reconnaissait tout de suite et qui ne cachait aucunement son jeu. Ce villain portait une moustache noire et riait d'un rire satanique. Le héros était toujours un gaillard d'une taille et d'un torse impressionnants. Tout ce qu'on attendait de lui, c'est qu'il fût fort et silencieux; il n'avait pas du tout besoin de bien jouer.

Tout ce passait à la bonne franquette entre producteurs et interprètes et les petites compagnies de cinéma arrivaient difficilement à payer leurs employés le vendredi.

Les artistes n'avaient aucun rôle à apprendre par coeur; ils disaient, en jouant, tout ce qui leur passait par la tête, l'important était de remuer les lèvres. Le public n'y voyait que du feu! Mais il n'était pas

prudent de montrer aux sourds-muets des films ainsi tournés, car la plupart des sourds-muets lisent sur les lèvres. Ils devaient donc s'amuser beaucoup d'«entendre» aux moments pathétiques les bouffonneries que disaient les interprètes.

Il y a vingt ans, le gros et jovial Eugène Pallette tenait les grands premiers rôles avec Norma Talmadge, au salaire princier de \$30 par semaine. Norma Talmadge même, alors âgée d'une vingtaine d'années, était l'étoile du Studio Vitagraph et touchait des cachets de \$75 à \$100 par semaine, ce qui était considéré comme un salaire colossal. Elle jouait dans tout:— comédie bouffe, comédie légère, drame, tragédie, vaudeville, tout ce qu'on voudra. Quant à Constance Talmadge, sa soeur, elle préférait le gros drame.

Vers la fin de 1912 et au cours de 1913, le cinéma fit tout à coup de grands progrès. C'était l'époque où Maurice Costello et Antonio Moreno faisaient battre le coeur de toutes les femmes; où Alice Joyce et Gloria Swanson déjeûnaient d'un sandwich au studio même en tournant des films grotesques sous la direction de Mack Sennett, l'homme qui introduisit au cinéma les baigneuses et les tartes que les artistes (si on peut les appeler ainsi!) se lançaient constamment à la figure. Une foule d'actrices



Dans le médaillon, Constance Talmadge, aujourd'hui disparue du monde cinématographique. Au-dessous Lilian Gish.

sidérait comme un art archi-vulgaire.

C'est la pauvreté, pas autre chose, qui conduisit Mary Pickford au cinéma et D. W. Griffith, le premier grand directeur de films, fut maintes fois sur le point de renoncer au cinéma, dans les débuts, pour retourner au théâtre, si petite était sa confiance dans le cinéma. De fait, les seules gens qui fondaient quelque espoir sur cet art nouveau étaient les acteurs et les actrices qui en vivaient. Mais personne, absolument personne, ne sut prévoir l'importance énorme que devait prendre le cinéma en si peu d'années.

Aux premiers temps, la plupart des



Douglas Fairbanks et Mary Pickford sont aussi populaires aujourd'hui qu'hier. Tous deux jouaient aux premières années du cinéma américain. Joan Crawford, contrairement à ce que pensent généralement les amateurs, fait du cinéma depuis longtemps. Regardez-la à la page ci-contre.

